

LA SALETTE

VIE DE MAXIMIN

1835 – 1875

PAR

LE PÈRE CHARLES DE SALMIECH, M. S.

Nihil Obstat
Paul Viricel, Sup. Provincial
25 mars 1969

cum permissu superiorum

Diffusion Salettine
La Tronche
1969

Petite biographie, d'une lecture très facile, de Maximin Giraud, le berger de la Salette.
L'Auteur, sans être défavorable, reste néanmoins attaché à faire prédominer l'inconstance, la naïveté, la candeur, etc, comme explication de ses choix, résumé de sa personnalité et d'une certaine façon, raison de son salut.

L'étude de la correspondance de Maximin montre plutôt un homme qui était devenu instruit, et capable de responsabilités ; conscient de ce que ses choix motivés par des considérations morales (trop) idéalistes le mettaient dans une situation humiliante, qu'il acceptait avec humilité.

Il quitta par exemple la médecine, après des études pourtant couronnées de succès, sur des insinuations qu'on ne viendrait à lui que pour qu'il fasse des miracles, crainte que l'exercice de sa profession dans ces conditions ne nuise au sérieux de son témoignage sur l'Apparition et ne fasse passer les miracles de la Salette pour des prodiges.

Maximin pour moi est un des exemples de la miséricorde divine :
Certains seront sauvés parce que la gloire de Dieu transparaîtra dans leur vie : par leur Foi, leur Charité, leur espérance, leur sang, leur fidélité, leur stabilité, leur prédication, leur petitesse, leur amour...

D'autres seront sauvés parce qu'ils permettront par leur nullité, leurs faiblesses, de faire éclater la miséricorde de Dieu et son amour, la vérité du sceau baptismal, notre condition de frère du Christ, de membre de son corps.
Comme dit la théologie après saint Augustin, l'œuvre du salut est plus grande que celle de la création. Par suite la gloire en est plus grande dans ceux qui n'ont aucun autre titre que ce que Dieu les a fait par leur baptême : des participants à sa nature divine.

Ephésiens II, 3sq
vivant selon nos convoitises charnelles, servant les caprices de la chair et des pensées coupables, si bien que nous étions par nature voués à la colère tout comme les autres...
Mais Dieu, qui est riche en miséricorde, A CAUSE du grand amour dont Il nous a aimés, alors que nous étions morts par suite de nos fautes, nous a fait revivre avec le Christ – c'est par grâce que vous êtes sauvés! – [...] Il a voulu par là DÉMONSTRER dans les siècles à venir l'extraordinaire richesse de sa grâce, par sa bonté pour nous dans le Christ Jésus.

Romains V, 8
mais la PREUVE que Dieu nous aime, c'est que le Christ, alors que nous étions encore pécheurs, est mort pour nous.

Psaume 50
Sacrificium Deo spiritus contribulatus: cor contritum, et humiliatum, Deus, non despicies.
Le sacrifice que Dieu désire est un esprit brisé de douleur ; *vous ne dédaignerez pas, ô Dieu, un cœur contrit et humilié.*

Ce cœur en considération duquel Dieu ne nous dédaignera pas, c'est celui immaculé de la Vierge Marie, qui à la Salette nous montra qu'il intercède toujours pour nous, dans les larmes.

Salettensis@gmail.com

Mélanie Calvat, Maximin Giraud : deux jeunes bergers qui gardent les troupeaux dans la montagne. Leur humble origine, les dons reçus en naissant les destinaient , l'un et l'autre, à mener une vie simple et cachée. Nul n'aurait pu alors prévoir que leur nom passerait à la postérité.

Pourtant la Vierge jeta les yeux sur leur innocence. Quand elle apparut à la Salette, le 19 septembre 1846, Elle ne voulut pour témoins ni des sages ni des savants de cette terre : Elle se complut à choisir ces deux pauvres, ces ignorants qui ne savaient même pas assez pour faire leur première communion ! Elle les enveloppa de sa lumière, leur parla, leur confia un message et les chargea d'une mission : annoncer à tout Son peuple la Grande Nouvelle qu'Elle était venu leur dire.

Alors, la vie de ces enfants est bouleversée. Devenus célèbres malgré eux, ils sont appelés à jouer un rôle pour lequel ils n'étaient pas humainement préparés. Leur vie va être jalonnée par la souffrance, la grande pauvreté, la contradiction, la jalousie, la calomnie, les épreuves de tout genre.

Malgré cela ils vont se conduire en admirables témoins. Leur existence sera définitivement orientée par l'Apparition et il ne vont cesser, l'un et l'autre, d'être fidèles à leur mission. Jusqu'à leur dernier souffler, ils resteront illuminés par la vision qu'ils eurent par un bel après-midi de septembre dans la solitude de la montagne.

La Vierge, en les choisissant, a peut être dérouté notre entendement, mais Elle a atteint son but : faire passer Son message à tout Son peuple. Les deux voyants, Mélanie et Maximin, passent désormais dans l'histoire : pour les générations futures ils seront toujours les Bergers de la Salette, les témoins de Notre Dame.

Ch. de salmiech. M. S.

Édition numérique par
salettensis@gmail.com

disponible sur
<http://www.scribd.com/doc/36207567/vie-de-maximin-berger-de-la-salette-salmiech>

On l'appelait Memin. Petit pour son âge, nerveux, toujours en mouvement il avait de grands yeux expressifs et les cheveux en désordre. Il portait une blouse froissée et le foulard de travers. Son petit chien, Loulou, le suivait partout.

Maximin Giraud naquit le 27 août 1835 dans une pauvre famille de Corps, ce gros bourg sur la route Napoléon qui rejoint Grenoble à Cannes Il avait une sœur, Angélique, son aînée de quatre ans et, et un petit frère, François, de trois ans plus jeune.

Son père, charbonnier de métier, habile artisan sans doute, gagnait mal sa vie parce que trop assidu au cabaret ; sa mère mourut alors qu'il était à peine sevré. Le charbonnier ne tarda pas à se remarier, mais ce fut pour le malheur de Maximin, car la marâtre ne l'aimait guère.

Il y avait donc cinq bouches à nourrir. C'était la pauvreté, la misère parfois, car le pain arrivait à manquer.

Comme les enfants de son âge, et même plus encore, Maximin aimait jouer, mais il n'allait ni à l'école, ni au catéchisme. Si son père voulait l'y envoyer, il allait gambader dans la montagne et, au retour, s'en tirait par un petit mensonge. A onze ans, il ne savait ni lire, ni écrire et ne parlait que le patois local ; il comprenait cependant quelques mots de français, appris par hasard sur la place publique.

S'il allait à la messe le dimanche, c'est qu'il n'avait pu l'esquiver et il attendait avec impatience le moment de quitter l'église. Il était si ignorant de sa religion que le curé de Corps avait refusé de l'admettre à la première communion.

Maximin rendait de menus services à son père. Parfois, il allait ramasser du crottin sur les bords de la route, mais sa principale occupation consistait à conduire la chèvre de la famille brouter le long des sentiers. Un jour, on lui donna une brebis à garder. Il l'attacha court à un arbre et alla s'amuser. A son retour, la bête était morte, étranglée.

UN BERGER D'OCCASION

Dans l'après-midi du dimanche 13 septembre 1846, le charbonnier Giraud envoya Maximin à St-Julien, un hameau perché dans la montagne à quelque trois kilomètres du clocher de La Salette. Il avait pour mission de ramener la chèvre que son père avait achetée à un paysan dénommé Antoine Vieux.

L'enfant, suivi de Loulou, musarda en chemin, joua dans les sentiers et se laissa surprendre par la nuit. Lorsqu'il arriva, Antoine Vieux ne voulut pas laisser partir si tard ce jeune étourdi et le fit coucher.

Ce même après-midi, le charbonnier recevait une visite : celle de son ami Pierre Selme, paysan aux Ablandins, un autre hameau de La Salette. Il venait lui demander de lui prêter Memin pour une semaine, afin qu'il remplaçât son berger tombe malade.

Giraud hésite, objecte l'étourderie de l'enfant, raconte l'histoire de la brebis étranglée. Selme promet de surveiller le petit garçon de près et, en cas d'accident, en assumerait toute la responsabilité. Le charbonnier consent enfin à la condition que Maximin soit de retour à Corps le dimanche suivant sans faute ; il emmènerait la chèvre avec lui et rapporterait quelques fromages en paiement. Maximin dormait profondément lorsque Antoine Vieux vint le réveiller. Il n'était pas encore quatre heures du matin qu'il se mettait en route avec son nouveau maître, suivi de Loulou et de la chèvre.

Quelques heures plus tard, le jeune berger gardait les vaches sur la montagne. Selme lui avait indiqué une source où il devait tous les jours mener boire les bêtes.

Chaque matin, levé avec le soleil, Memin partait pour la montagne, mais restait sous l'œil vigilant de son maître occupé à travailler dans un pré qu'il possédait à proximité des pâturages communaux. Le soir, au retour des bêtes, il mangeait sa soupe et allait se coucher.

Selme put examiner l'enfant à loisir. Il dira de lui : « C'est un petit innocent qui n'a pas plus de prévoyance que de malice. » Et il illustre son opinion en rapportant le fait suivant. Un matin, il le surprend qui mangeait toutes ses provisions du jour en les partageant avec Loulou. Il lui demande :

« Que te reste-t-il maintenant pour toute la journée ? »

– Mais, je n'ai pas faim ! » répondit l'enfant sans voir plus loin.

D'autres pâtres des hameaux voisins gardaient aussi les troupeaux dans les alpages. Un jour, Selme dit à Maximin :

« Il y a une petite bergère qui va conduire les vaches dans la montagne. Il faut aller avec elle si tu veux. »

Cette petite bergère s'appelait Mélanie Mathieu. Elle était la domestique d'un autre paysan des Ablandins, Baptiste Pra.

Le jeudi 17 septembre, Maximin et Mélanie se rencontrent pour la première fois. C'était le soir, au retour des troupeaux, à l'abreuvoir. Le petit garçon aborde la jeune bergère :

« Petite, je suis moi aussi de Corps. On peut jouer ensemble si tu veux. »

Mais il était déjà tard et ils n'échangèrent que quelques mots. Le lendemain, ils bavardèrent plus longuement sur la montagne et Selme les vit s'amuser ensemble. Le soir, avant de se quitter, Maximin lança un défi à sa petite compagne :

« On verra qui sera demain le premier sur la montagne ! »

Le lendemain à l'aube, Maximin prenait le chemin des alpages. Il ne pouvait alors soupçonner que ce samedi 19 septembre 1846 allait marquer sa vie tout entière : le soir, lorsqu'il redescendrait vers la plaine, il serait chargé d'une mission par la Reine du Ciel et de la Terre. Une mission qui allait bouleverser le cours normal de son existence en l'accablant d'une involontaire célébrité.

Le soir même, Maximin commence sa mission. Il annonce la nouvelle à son maître Pierre Selme, à toute la famille Pra réunie avant le repas du soir. Il doit faire et refaire le récit du fait extraordinaire. L'auditoire n'en croit pas ses oreilles : Maximin rapporte, sans chercher ses mots, un long message en français alors qu'il ne sait que le patois. Il faut en avertir M. le Curé demain dimanche, sans faute.

Et quand l'enfant ira se coucher, il se souviendra des paroles de la Belle Dame : « Faites-vous bien vos prières, mes enfants ? » Il aurait voulu réciter un Pater et un Ave ainsi qu'Elle le lui demandait, mais il ne sait aucune prière. Alors, il se met à pleurer... puis s'endort, les yeux encore éblouis par le Ciel qui s'était entr'ouvert pour lui quelques heures plus tôt.

Le lendemain matin, accompagné de Mélanie, il va au presbytère de La Salette pour informer le Curé du merveilleux événement dont il a été témoin. Chemin faisant, il se dit que le globe de feu était tellement lumineux qu'il a dû certainement être aperçu du presbytère.

Lorsque M. le Curé eut entendu le récit des petits bergers, il se mit à pleurer d'émotion et de joie.

Pour cette fois encore, Maximin n'assistera pas à la messe. En quittant le presbytère, il court droit chez son maître qui le reconduit à Corps, comme convenu.

Giraud était au cabaret. Maximin raconte le grand événement à sa marâtre, puis à sa grand-mère. Les deux femmes, profondément émues, vont alerter voisins et voisines. Bientôt, une foule de curieux envahit la maison pour entendre l'extraordinaire récit de la bouche même du petit voyant.

Pendant ce temps, Selme avait rejoint Giraud au cabaret pour l'informer du retour de Maximin. Puis il ajoute :

« Ton fils vient d'avoir un rare bonheur !

– Un malheur ? demande Giraud avec inquiétude et il pense aussitôt à la brebis étranglée.

– Pas un malheur, rectifie Selme, mais un bonheur : il a vu la sainte Vierge ! » Et il raconte les faits.

Giraud, soulagé, plaisante :

« Gros animal ! Tu crois à ces sornettes ? Ne vois-tu pas que c'est quelque servante de cure ou une dévote sorcière qui abuse de l'innocence de mon petit par des jongleries ? »

Tous de rire à gorge déployée.

Giraud rentre chez lui fort tard ; en apprenant que des curieux ont envahi sa maison, il se fâche et fait lever Maximin.

À moitié endormi, les pieds nus, en chemise, l'enfant commence à tout raconter à son père. Lorsqu'il en vient à parler de blé gâté, Giraud ne veut pas en savoir davantage et va se coucher en maugréant.

Le lendemain et les jours suivants, la mauvaise humeur du charbon ne tombe point. Il est furieux de voir sa maison s'emplir du matin au soir et il renvoie tout le monde avec brutalité.

Au cabaret, un client de passage l'apostrophe, le traite d'escroc, l'accuse de faire jouer un rôle à son enfant afin d'exploiter la crédulité du peuple. Exaspéré, le charbon rentre chez lui, attache Maximin au pied d'une table et l'accable de coups.

Cependant, Giraud n'avait jamais voulu entendre le récit de son fils jusqu'au bout. Un jour, profitant d'une accalmie, Maximin lui dit :

« mais laissez-moi vous dire ce qui vous regarde, car cette Belle Dame m'a parlé de vous. comment, de moi ? Que t'a-t-elle dit ? »

Maximin raconte alors à son père l'incident de la terre du Coin. Giraud, remué intérieurement, ne veut rien en laisser paraître. Il se contente de remarquer :

« Voici quelque chose d'extraordinaire ! Tu as une mémoire de lièvre ! Quelle personne assez habile a pu t'apprendre tant de choses en si peu de temps ? Voilà deux ans que je me tue à te faire répéter le Pater et l'Ave et tu ne le sais pas encore ! »

Quelques jours plus tard, le charbon alla à la montagne avec Selme et Pra. Là, il fut guéri de crises d'asthme dont il souffrait. Il ne tarda pas à se convertir et resta un bon Chrétien jusqu'à la fin de ses jours.

LE PETIT DE LA SAINT VIERGE

La nouvelle de l'Apparition s'est vite répandue dans le bourg. Si Maximin sort dans les rues, les femmes et les enfants le montrent du doigt, des curieux se penchent aux fenêtres : « voilà le petit de la Sainte Vierge ! » dit-on à son passage.

Tout au long de la journée et parfois tard dans la nuit, la maison Giraud continue à être envahie. On est avide d'entendre le voyant faire le récit du grand événement. Et Maximin, inlassablement, raconte, répète, et répète encore la grande nouvelle.

Ce petit garçon se sait chargé d'une mission. Peut-être a-t-il déjà compris que sa vie est définitivement orientée par la visite de la Vierge et qu'aucun obstacle ne doit le faire dévier de sa voie. Il a aussi compris que, pour mieux faire passer le message, il lui faut maintenant apprendre à lire et à écrire.

Un jour de la mi-novembre 1846, Maximin se rend au couvent des sœurs de la Providence qui tenaient l'école de Corps. Là, il demande à parler à sœur Sainte-Thècle, la supérieure. Celle-ci est au lit, grippée. Maximin s'en fait indiquer la chambre, frappe à la porte et, tenant un abécédaire à la main, demande à la malade de lui apprendre maintenant à lire !

Sœur sainte-Thècle n'eut pas le courage de résister à un tel acte de confiance. Et c'est ainsi que Maximin, à onze ans, fit sa première connaissance avec l'alphabet. L'enfant revint les jours suivants, puis ne tarda pas à être admis définitivement sur les bancs de l'école. Il avouera par la suite : « Il y avait là des petits garçons, j'étais le plus grand, même en ignorance. »

Les premières semaines, il est externe et doit rentrer chaque soir chez son père, puis il aura la pension complète au couvent. Fin décembre, ce sera le tour de Mélanie de venir pensionnaire à la Providence. Les deux voyants y resteront près de quatre ans.

L'Évêque de Grenoble, Mgr de Bruillard, s'était chargé de leurs frais d'entretien pour éviter d'en laisser le soin à des étrangers qui en manifestaient un vif désir ; il craignait qu'on ne profite de la situation pour exploiter les deux voyants.

Maximin est venu au couvent pour apprendre à lire et à écrire, mais il se sait chargé d'une mission. La Supérieure assure que si on l'avait laissé libre, il aurait fait des folies. Alors qu'il savait à peine le français, il voulait monter en chaire et aller convertir les protestants.

Sœur Sainte-Thècle veille. Les voyants restent sous sa garde discrète, mais vigilante. Il faut d'abord les dégrossir. Et ils avaient la tête dure ! Ce ne fut qu'après dix-huit mois d'efforts, en mai 1848, qu'ils surent assez de religion pour être admis à faire leur première communion. Pourtant, le cure de Corps et les religieuses ne ménageaient pas leur peine. Maximin, en s'exerçant presque tous les jours à servir la messe, mit un an avant d'arriver à être un médiocre enfant de chœur !

Le petit voyant ne priait que si on lui faisait penser, mais alors, il priait de tout son cœur. Toutefois, sans trop s'attarder, car il était incapable de fixer son attention.

La Supérieure veut aussi éviter que les deux enfants arrivent à s'enorgueillir d'avoir été choisis par la Vierge. Il ne fallait pas qu'ils en tirent une vaine gloriole, aussi ne leur parle-t-elle jamais de l'Apparition.

LES INTERROGATOIRES

Pourtant, la tâche n'était pas facile. Presque chaque jour, pendant quatre ans, ces enfants ont subi plus d'interrogatoires que n'importe quel criminel par des juges d'instruction, plus que n'importe quel suspect politique par des commissaires du peuple.

Un Jour, le brigadier de gendarmerie lie les mains de Maximin et le menace de prison, mais l'enfant ne manifeste aucune peur. En mai 1847, le curé de Corps accompagne Maximin à Grenoble pour paraître devant une commission épiscopale chargée d'étudier le fait de la Salette. Avant de l'introduire dans le salon, on doit lui laver les mains et le visage comme à un enfant de quatre ans ! Il entre sans saluer personne, se montre distrait, touche à tout, se sent aussi à l'aise que chez lui, s'assoit dans un fauteuil où il se met à se balancer. Sa grossièreté – ou plutôt son manque d'éducation – choque certains, mais tous admirent ses réponses.

A Corps, les curieux déferlent, vague après vague. Ils viennent de tous les coins de France et d'Europe, de toutes les classes sociales. Il y a des personnes graves, des personnalités, des gens simples, des prêtres, des laïcs, des religieuses. Selon l'abbé Mélin, il en sera venu plus de deux mille dès la mi-novembre 1846. Et tous veulent voir les témoins de l'Apparition et les interroger.

Sœur Sainte-Thècle ne peut refuser les interrogatoires, car le Fait de la Salette repose uniquement sur le témoignage des deux enfants.

Devant des milliers de visiteurs, les voyants se montrent peu polis, peu prévenants. Maximin ne cesse de gesticuler en parlant ; il est souvent indiscret, peu respectueux, manifeste vite le désir d'aller jouer et propose volontiers qu'on interroge Mélanie à sa place.

Et pourtant, il ne défaille pas à sa mission ! Tous ceux qui l'ont interrogé remarquent que cet enfant turbulent se transforme aussitôt qu'il s'agit de l'Apparition. Il change de ton, baisse les yeux, se contient, devenant tout à coup grave et sérieux. Il impose à tous une sorte de respect et une crainte religieuse.

On est satisfait de ses réponses, toutes spontanées et souvent inattendues. On lui dit par exemple :

« Tu es un petit menteur, je ne te crois pas.

– Qu'est-ce que ça me fait ? Je suis chargé de vous le dire, pas de vous le faire croire.

– Je crois que tu n'as pas de secret ?

– He, Monsieur, pourquoi venez-vous de si loin pour me le demander ?

– Ne t'ennuies-tu pas de répéter tous les jours la même chose ?

– Et vous, Monsieur l'Abbé, vous ennuyez-vous pas de dire tous les jours la messe ?

– S'il te fallait dire ton secret ou mourir ?

– Je *mourirai* ! »

Un jour, un prêtre insistait pour connaître son secret :

« Ton confesseur ne peut trahir ton secret, tu le lui diras bien !

– Monsieur, mon secret n'est pas un péché ! »

L'abbé insiste un peu trop. Le voyant lui lance :

« Mais puisque vous, Monsieur l'abbé, vous désirez tant le savoir, dites-moi d'abord les péchés des personnes que vous avez confessés ce matin et je m'engage à tout vous dire ensuite. »

Une autre fois, Mgr Darboy, le futur archevêque de Paris, fusillé sous la Commune, demande à Maximin :

« Voyons, mon petit, comment se fait-il que, connaissant votre ignorance de la langue ordinaire, la Sainte Vierge l'ait employée en vous parlant ? N'y a-t-il pas là quelque chose de ridicule et par conséquent d'inadmissible ? Que diriez-vous si, en ce moment, je vous débitais un long discours dans l'idiome grec, que vous ne compreniez pas ?

– que diriez vous à votre tour, Monseigneur, si, après l'avoir entendu une seule fois, j'allais le réciter partout sans me tromper et en le faisant comprendre de tout le monde, sans le comprendre moi même ? ».

LES SÉDUCTIONS DE L'ABBÉ DUPANLOUP

Maximin garda toute sa vie un cuisant souvenir de l'interrogatoire que lui fit subir un spécialiste de l'éducation des enfants, Mgr Dupanloup, futur Évêque d'Orléans.

Venu tout exprès à Corps pour voir et interroger les deux bergers, il les trouve désagréables, mais l'abbé n'en laisse rien paraître. De retour dans son diocèse, il fit un récit détaillé de son entrevue avec le voyant :

« J'avais emmené le petit Maximin avec moi à la montagne et je lui faisais toutes les avances possibles pour tacher d'ouvrir et de gagner son cœur et nous devînmes les meilleurs amis du monde. Il se pendait à mon bras et ne le quitta plus de toute la journée. Je le fis déjeuner, dîner avec moi. Il se mit à causer de toutes choses avec le plus grand abandon. Quand je ramenais la conversation sur ce qui m'intéressait uniquement, il me répondit brièvement, simplement. Il s'arrêtait tout court dans le plus grand entrainement de son bavardage.

Alors, je recommençais mes efforts et mes insistances les plus habiles pour le faire parler de ce qui m'intéressait et en particulier de son secret, sans qu'il s'en aperçût et sans qu'il le voulût. Ce singulier secret me tenait par dessus tout à cœur. Je n'épargnais aucune séduction dans la mesure qui me parut tolérable. Après bien des essais et des efforts absolument inutiles, une circonstance bien futile en apparence m'offrit une occasion que je crus un moment favorable. J'avais avec moi un sac de voyage dont le cadenas se fermait et s'ouvrait à l'aide d'un secret qui dispense de se servir d'une clef.

Comme ce petit garçon est très curieux, touche à tout, regarde tout, et toujours de la manière la plus indiscrete, il ne manqua pas de regarder mon sac de voyage et, me le voyant ouvrir sans clef, il me demanda comment je faisais. Je lui répondis que c'était mon secret. Il me demanda très vivement de le lui montrer. Le mot de secret réveilla dans mon esprit celui du sien. Je profitai de la circonstance et lui dis : « Mon enfant, c'est mon secret, tu n'as pas voulu me dire le tien, je ne te dirai pas le mien. » Ceci fut dit moitié sérieux, moitié plaisant. « Ce n'est pas la même chose, me répondit-il sur le champ. — Et pourquoi ? lui dis-je. — Parce qu'on m'a défendu de dire mon secret, on ne vous a pas défendu de dire le votre. »

Je ne me tins pas pour battu et je lui dis sur le même ton : « Puisque tu n'as pas voulu me dire le tien, je ne te dirai pas le mien. » Il insista. J'excitai moi-même ses instances et sa curiosité. J'ouvris, je fermai mystérieusement mon cadenas sans qu'il pût comprendre mon secret. J'eus l'indignité de le tenir ainsi ardent, passionné, suspendu pendant plusieurs heures : dix fois pendant ce temps le petit garçon revenait violemment à la charge.

Je lui dis enfin : « Mais au moins, mon enfant, puisque tu veux que je te dise mon secret, dis-moi quelque chose du tien. Je ne te demande pas de le dire tout à fait ; mais dis-moi au moins, si c'est une chose heureuse ou malheureuse ? Ce ne sera pas dire ton secret. — Je ne puis pas » fut sa seule réponse. Je remarquai qu'il y avait une expression de regret dans son refus et dans ses paroles. Je cédai enfin et lui montrai le secret de mon cadenas. Il sauta de joie. Il ouvrit, ferma plusieurs fois le sac de voyage. »

UNE TABLE COUVERTE D'OR

« Je ne me regardai pas comme entièrement battu et je poussai la tentation encore plus loin, trop loin peut être...

Une circonstance particulière faisait que j'avais sur moi une assez grande somme en or. Tandis qu'il rodait autour de moi, dans la chambre de mon auberge, regardant tous mes effets, fouillant partout en véritable gamin, ma bourse et cet or se rencontrèrent sous ses yeux. Il s'en saisit avec empressement, le déroula sur la table et se mit à le compter, en fit plusieurs petits paquets ; puis, après les avoir faits, il s'amusa à les défaire et à les refaire.

Quand je le vis bien enchanté, bien ravi par la vue et le maniement de cet or, je pensai que le moment était venu pour éprouver et connaître avec certitude sa sincérité. Je lui dis avec amitié : « et bien ! Mon enfant, si tu me disais de ton secret ce que tu peux m'en dire, je pourrais te donner tout cet or pour toi et pur ton père. Je te donnerai tout, et tout de suite, et n'aie pas d'inquiétudes, car j'ai d'autre argent pour continuer mon voyage. » Je vis alors un phénomène moral assurément très singulier, et j'en suis encore saisi en vous le racontant.

L'enfant était tout entier absorbé par cet or ; il jouissait de le voir, de le toucher, de le contempler. Tout à coup à mes paroles, il devint triste, s'éloigna brusquement de la table de la tentation et me dit : « Monsieur, je ne puis pas. » J'insistai : « Et cependant, il y aurait de quoi faire ton bonheur et celui de ton père. » Il me répondit encore une fois : « Je ne puis pas » et d'une manière et d'un ton si ferme, quoique très simple, que je me sentis vaincu. Cependant, pour n'en avoir pas l'air, j'ajoutai d'un ton qui voulait affecter le mécontentement, le mépris, l'ironie : « Mais peut-être que tu ne

veux pas me dire ton secret parce que tu n'en as pas : c'est une plaisanterie. » Il ne parut pas offensé de ces paroles et répondit vivement : « Oh ! si, j'en ai un, mais je ne puis le dire. — Qui te l'a défendu ? — La sainte Vierge. »

Je cessai une lutte inutile. Je sentis que la dignité de l'enfant était plus grande que la mienne. »

Et l'abbé congédia Maximin après lui avoir donné sa bénédiction.

MAXIMIN L'ESPIÈGLE

L'abbé Bez qui a longuement interrogé le jeune voyant, en fait le portrait suivant :

« Maximin est petit, porte une figure ouverte, large, ronde, annonçant la santé ; ses yeux sont beaux et pleins de feu ; il regarde avec douceur, fixe sans crainte et sans rougir les personnes qui l'interrogent ; il ne reste pas un instant sans agiter ses bras et ses mains ; quand il parle, sa tête se penche légèrement sur l'épaule gauche ; il gesticule naturellement lorsqu'il cause, et quelquefois s'anime jusqu'à frapper sur l'objet qui se trouve près de lui, surtout lorsqu'on a l'air de ne pas s'en rapporter à ce qu'il dit. Jamais, cependant, il ne se fâche, même lorsqu'on le traite de menteur, pendant les longs interrogatoires que tout étranger, poussé par la curiosité, lui fait subir ; il se contente alors de jeter sur l'interlocuteur un regard de dédain, en soulevant légèrement les épaules et en détournant la tête. »

Il est aussi très généreux : tout ce qu'il a, il le donne. Il ne peut pas voir un pauvre sans lui offrir aussitôt les quelques sous qu'il a dans sa poche.

Pourtant, certains l'ont jugé sévèrement, car ils étaient rebutés par son manque d'éducation et le peu de souci qu'il avait de montrer de la déférence à l'égard de ses interlocuteurs. Tous, cependant, sont unanimes à remarquer qu'il ne conserve aucun ressentiment, lorsqu'il a mérité une réprimande, et qu'il continue à rester ouvert, gai et porté à s'amuser comme auparavant.

Maximin aime jouer et faire des farces. Il a un don pour contrefaire à la perfection les fous, les bossus, les boiteux ; le comique est si irrésistible que les bonnes religieuses en pleurent de rire.

Mais ce n'était pas toujours très drôle. Un jour, Maximin s'amuse, à l'intérieur du couvent, à courir après un mouton appelé Coco. On devine le vacarme de cette poursuite effrénée dans les couloirs de la paisible maison religieuse ! La plaisanterie ne fut pas du goût des sœurs.

Un autre enfantillage de Maximin faillit mal tourner.

L'Évêque de La Rochelle, Mgr Villecourt, en pèlerinage à la Sainte Montagne, s'était arrêté au presbytère de La Salette. Pour honorer le prélat, Maximin monte au clocher et, armé de deux cailloux, frappe sur la cloche. Le sacristain, à ce même instant, commence à sonner à la volée en l'honneur de l'Évêque. Pour ne pas être projeté dans le vide, le jeune espiègle doit se cramponner à la cloche de toutes ses forces. Le sonneur, intrigué par une résistance anormale de la corde, sort de l'église pour se rendre compte de ce qui se passait. Il aperçoit alors le petit berger juché dans le clocher et qui, à sa stupéfaction, se jette à ses pieds sans se faire le moindre mal.

ADIEU À LA VIE DE COUVENT

Les épreuves de famille ne manquèrent pas à cet enfant. Il était au couvent depuis quelques mois, lorsque son petit frère, François, âgé de 9 ans vint à mourir. C'était en mars 1847. Un an plus tard, en février 1848, ce fut le tour de sa marâtre. Maximin en fut affecté, car depuis l'Apparition cette femme s'était montrée bonne pour lui. Mais le grand deuil fut la mort de son père survenue en février 1849. Orphelin de père et de mère, cet enfant doit avoir un tuteur : ce sera l'oncle Templier.

Maximin a maintenant quatorze ans et la vie du couvent commence à lui peser. Au printemps de 1850, il trompe la vigilance des Sœurs et prend la clé des champs. Exténué de fatigue, couvert de boue, les vêtements déchirés, il va chercher refuge aux Ablandins. La mère Pra l'accueille comme l'enfant prodigue, lui donne à manger et l'héberge quelques jours. Mais il faudra bien le reconduire au couvent. Le curé de Corps informe l'oncle Templier de la fugue de son pupille. Malgré une sévère remontrance, l'adolescent recommence une seconde, puis une troisième fois.

Les Sœurs comprennent qu'il est temps de se séparer de lui et le remettent aux mains du tuteur. Une nouvelle étape de la vie du voyant n'allait pas tarder à commencer.

LE CHÂTEAU DE PASSINS

L'oncle Templier avait maintenant son neveu sur les bras et il aurait bien voulu s'en débarrasser. L'idée lui vint de le confier à un grand-oncle, riche et vieux, qui habitait Crémieu, près de Lyon.

Début septembre 1850, le tuteur conduit Maximin et sa sœur Angélique, alors âgée de vingt ans, à Crémieu. Quelques kilomètres avant d'arriver, les voyageurs reçurent l'hospitalité du comte de Certeau en son château de Passins. Là, le voyant est comblé d'attentions et la conversation ne tarde pas à porter sur les secrets. Maximin garde son mutisme habituel.

Le comte fait ensuite admirer le château et ses dépendances. Essayant de griser l'adolescent, il lui propose de tout lui donner s'il consent à livrer son secret.

Maximin ne doute pas un seul instant de la bonne foi du comte de Certeau. La tentation est bien forte cette fois ! Trop forte même et il déclare qu'il accepte le marché. Tous attendent cet instant avec impatience et anxiété. Mais,

tout à coup, le voyant se ressaisit et annonce qu'il a change d'avis.

Plus tard, il avouera : « J'allais trahir le secret, quand la mémoire me fit tout à coup défaut ; il me fut impossible d'articuler un mot ; je restai muet et compris ma faute par cet avertissement de la sainte Vierge. »

Ainsi, malgré lui, cette fois Maximin a été obligé de ne pas trahir sa Belle Dame.

A Crémieu, le grand-oncle ne veut pas entendre parler de son neveu. Les voyageurs doivent repartir pour Corps. Le 19 septembre, Maximin sera sur la montagne. Ce jour-la, il va faire une connaissance dont les suites seront dramatiques.

SECRET D'ETAT

En 1795, un enfant de dix ans, fils de Louis XVI, disparaissait mystérieusement du Temple où il était emprisonné depuis la Terreur. Par la suite, de nombreux personnages essayèrent d'usurper son identité.

A l'époque de l'Apparition, un aventurier, qui se disait baron de Richemont, avait réuni un groupe de fanatiques qui reconnaissaient en lui le roi Louis XVII et croyaient que le secret de La Salette concernait justement le prétendant au trône. Ils chargèrent alors un certain Bonnafous, « frère mariste », d'entrer en relation avec Maximin. Le 19 septembre 1850, sur la montagne de La Salette, ce Bonnafous montre au voyant le portrait du baron de Richemont. Maximin ne reconnut pas en lui le fils de Louis XVI et avoua qu'il n'avait jamais entendu parler de son existence, ni d'un Louis XVII, ni d'un Louis XVIII, mais seulement de Louis-Philippe.

Cet échec ne découragea pas les fanatiques. On alla quérir à Lyon un frère trappiste, Antoine Gay, que l'on croyait possédé du Démon et capable de lire les pensées. Pour plus de sûreté, on amena avec lui son exorciste, le Père Chiron.

Sur les lieux de l'Apparition, les clameurs du possédé effrayèrent les pèlerins et l'on assista à quelques scènes pénibles. Mais, ni Antoine gay, ni le Père Chiron ne purent vaincre l'obstination – ou l'ignorance – de Maximin. Ce fut un échec.

Les amis du baron de Richemont ne se tintent pas pour battus. Ils virent là un mystère qu'il fallait élucider et entrevirent une solution : là où un possédé a échoué, un saint y verra certainement plus clair. Or, un saint dont la réputation n'était plus à faire vivait dans un diocèse limitrophe : il s'agissait du curé d'Ars. Lui, il lit dans les consciences !

Bonnafous et deux « bienfaiteurs » de Maximin, Verrier et de Brayer, n'eurent pas trop de mal à convaincre l'oncle Templier d'autoriser son pupille à faire le pèlerinage d'Ars. Maximin voulait de faire prêtre et l'on donna pour prétexte de le conduire à Ars pour consulter sur saint sur sa vocation.

Accompagné de ces trois personnages et l'autorisation de son oncle, Maximin se met en route. Arrivé à Grenoble, l'Évêque, mis au courant par le curé de la Cathédrale, lui interdit de quitter le diocèse. Ce la ne faisait l'affaire, ni de Maximin qui voulait voir du pays, ni de ses protecteurs qui croyaient que le curé d'Ars donnerait des éclaircissements sur le secret. Tous furent d'accord pour passer outre à l'interdiction.

Angélique, alors en service à Grenoble, voulut venir avec eux. Elle avait des velléités de se faire religieuse et voulait, elle aussi, consulter le saint. A Lyon, un certain Thibaut, professeur au lycée, vint également se joindre au groupe.

LE PÈLERINAGE D'ARS

Sur la route d'Ars, Maximin dérobe quelques raisins sur les bords du chemin. Un abbé, qui est parmi eux, devine le larcin. Le jeune garçon nie d'abord, puis avoue sa faute. « voilà bien un mensonge dont il faudra que je me confesse au curé d'Ars. », se dit-il ensuite.

Le 24 septembre, le groupe arrive à Ars dans la soirée. Le vicaire, l'abbé Raymond, ne croit pas à La Salette et profite de l'occasion pour admonester le voyant. Celui-ci explique :

« Je n'ai pas dit que j'ai vu la sainte Vierge, mais j'ai dit que j'ai vu une Belle Dame.

– tu n'as vu qu'une belle dame ! Oh ! Nous voilà d'accord ! Et je vois que tu es venu à ars pour te retracter.

– Eh bien, oui ! N'y croyez pas. Mettez, si vous voulez, que je suis un menteur et que je n'ai rien vu.

– Un menteur et un imposteur. Tu as pu tromper bien des gens, tu ne tromperas pas le cure d'Ars ;c'est un saint qui sait lire les pensées.

– Eh bien ! si je le « tromperais », on verra bien. »

Maximin quitte l'abbé Raymond de fort mauvaise humeur et cherche le moyen de se venger de lui. Le vicaire l'a mis au défi de tromper le curé d'Ars ; ce défi, il l'accepte. Il pense aussi en lui-même : « puisqu'il en sait tant, il doit savoir si la Dame qui m'est apparue est la sainte Vierge. Avant de me confesser et de le consulter sur ma vocation, je lui demanderai le nom de cette Dame. »

Le lendemain, Maximin y va de son petit stratagème. Il s'entretient avec le curé d'Ars pendant une dizaine de minutes et revient triomphant. L'abbé Vianney est tombé dans le piège, Maximin a raison contre Monsieur Raymond et rejoint enchanté ses bienfaiteurs.

Le saint croyait que le voyant s'était démenti ; Maximin était persuadé que le curé d'Ars ne lisait pas dans les consciences, mais il ne soupçonnait pas que le bon prêtre eût supposé une rétractation. Le même gamin qui courait dans le couvent de la Providence après le mouton Coco ou qui contrefaisait les bossus et les idiots venait de mystifier le curé d'Ars.

Cette plaisanterie de mauvais goût allait avoir des conséquences inattendues.

UNE PROPHÉTIE SAUGRENUÉ

De retour à Lyon, les pèlerins d'Ars rencontrèrent un certain docteur Pictet, lui aussi partisan du baron de Richemont. Il vient de la part de la baronne d'Apchier, une autre fanatique, inviter Maximin dans son salon.

On interroge le voyant sur la République, l'Empire, la Royauté, l'Eglise, le Pape et spécialement sur le prétendant au trône de France. On espérait par là qu'il dévoilerait, en faveur du fameux baron, quelques bribes de son secret. Maximin garde le silence habituel.

Or, voici que la porte s'ouvre et un laquais fait entrer un personnage à la démarche majestueuse, richement habillé et qui porte de longs favoris. Le nouveau venu s'approche de Maximin, le regarde et le fixe.

Maximin avait immédiatement reconnu le prétendant au trône, grâce au portrait que Bonnafous lui avait montré à La Salette. Alors, il ne veut pas perdre l'occasion de rire qui s'offre à lui et, s'adressant au docteur Pictet, il lui confie : « il faut lui dire de se couper ses favoris, parce que sa vie est en danger. »

Puis, se sentant en mauvaise posture et quelque peu dégouté, il ajoute à voix basse : « allons-nous-en. » et il part.

MAXIMIN SÉMINARISTE

Au retour de l'équipée d'Ars, Maximin rentre au petit séminaire du Rondeau, à Grenoble. Il n'est pas un brillant élève ! Il écrira à Mère sainte-Thècle qu'il aime beaucoup : « je viens vous apprendre une bien triste nouvelle : de tous les sixièmes, c'est moi qui ait le plus mal réussi pour mon examen. »

L'affaire d'Ars a produit l'effet d'une bombe. La presse claironne le démenti du voyant de la Salette Mgr de Bruillard est soucieux. Une enquête s'impose.

Un matin, après la messe, le chanoine Henri prend Maximin à part dans la sacristie de la Cathédrale :

« Oh ! mon petit, je t'ai toujours beaucoup aimé, mais maintenant je t'aime bien davantage.

– Et pourquoi, Monsieur ?

– C'est qu'aujourd'hui tu es un enfant bien sage. Auparavant, tu étais un petit menteur ; mais aujourd'hui tu viens d'avouer ton mensonge à Ars ; aujourd'hui, tu es un petit garçon bien sincère, bien franc.

– Mais, Monsieur, je ne me suis pas démenti !

– Nous savons, mon enfant, à quoi nous en tenir. La Salette n'est plus rien, tu l'as sagement avoué. Tu n'as plus maintenant de secret.

– Mais, Monsieur, je ne me suis pas démenti !

– Nous savons le contraire ; tu as tout démenti ; aussi je t'aime bien maintenant.

– Monsieur, vous vous moquez de moi ?

– Mais non, mon ami, je ne m'en moque pas. »

Le jeune séminariste doit ensuite comparaître devant l'Évêque et une commission chargée de lui faire subir un interrogatoire en règle. On le questionne longuement, habilement, on lui tend des pièges, mais l'adolescent triomphe facilement de l'épreuve. Il doit cependant signer une déclaration que l'Évêque de Grenoble fait porter à Ars par deux de ses prêtres. Dans ce document, le voyant affirme que dans aucune réponse à M. le cure d'Ars, ni à M. Raymond, son vicaire, il n'a rien dit qui fut contraire à ce qu'il a dit à des milliers d'autres depuis le 19 septembre 1846.

Ces arguments ne convainquirent pas la saint homme. Maximin lui écrit alors une lettre dans laquelle il dit qu'il n'a pas su se faire comprendre, qu'il y a un malentendu : « Je ne vous ai point voulu dire, M. le Curé, et je n'ai sérieusement dit à personne, n'avoir rien vu, et avoir menti en faisant le récit connu, et avoir persisté trois ans dans ce mensonge en voyant les effets. »

Maximin s'était mis dans un bien mauvais pas ! Un jour, il avouera à M. Dausse : « M. le Curé d'Ars avait le diable dans l'oreille quand je lui ai parlé. – et toi, tu l'avais sur la langue ! » lui fut-il répondu.

ENFIN ! MAXIMIN LIVRE SON SECRET

Le Pape Pie IX, au courant des événements de la Salette, informe l'Évêque de Grenoble qu'il se montrait disposé à recevoir les secrets des deux bergers. Mgr de Bruillars charge alors le chanoine Auvergne de transmettre aux deux voyants les désirs du Pape.

Maximin étudiait toujours au petit séminaire du Rondeau. Le 23 mars 185, il est appelé au parloir par le chanoine Auvergne qui lui demande :

« Maximin, je viens te parler d'une chose importante. Le Pape, Vicaire de Jésus-Christ, peut-il se tromper ?

– Non, Monsieur.

– Si donc le Pape te demandait ton secret, tu le lui dirais, n'est-ce pas ?

– Je ne suis pas encore devant le Pape. Quand j'y serais, je verrai.

– Comment, tu verras ?

– Oui, selon ce qu'il me dira.

– S'il t'ordonne de lui dire ton secret, tu ne lui diras pas ?

– S'il l'ordonne, je lui dirais.

– Bien, mon enfant, je suis content de te voir dans ces bonnes dispositions. »

L'entrevue fut brève, Maximin accepte de transmettre son secret au Pape. Le 2 juillet, un pieux laïc, M. Dausse, va chercher le jeune séminariste au Rondeau pour le conduire à l'évêché. Ravi de cette sortie imprévue, le garçon manifeste sa joie avec exubérance.

« Mais, Maximin, lui demande M. Dausse, il faut bien penser à ce que tu vas écrire : il faut tacher de bien te rappeler ton secret afin de ne rien oublier.

— Je n'ai pas à m'inquiéter, je me rappelle bien tout. Vous verrez comme j'écirai rapidement, sans chercher, quand nous serons arrivés. »

On introduit Maximin dans un salon du second étage donnant sur une place publique et on l'installe à un bureau avec un nécessaire à écrire.

Le chanoine de Taxis et M. Dausse le surveillent.

Maximin trempe sa plume dans l'encre, la secoue et tache le parquet. Les surveillants s'indignent : « Tu te figures être ici dans une cabane ! »

L'écolier, sans se soucier de la semonce, se met au travail. Il écrit avec rapidité, il s'arrête cependant lorsque les surveillants rodent trop près de lui, car il craint qu'on puisse lire par dessus son épaule.

Enfin le mystérieux message confié par la Vierge au petit Voyant est coché sur une feuille de papier ! Maximin, après avoir terminé son pensum, déclare : « Maintenant je suis comme les autres. On n'aura plus besoin de me demander mon secret. On pourra aller demander des questions au Pape : il dira s'il veut. » Puis il jette en l'air le précieux document et court regarder par la fenêtre.

Les surveillants se précipitent : ils ne ramassent qu'un chiffon de papier maculé de taches d'encre !

Maximin doit se remettre au travail. Ensuite, le secret proprement recopié est mis sous enveloppe par le voyant lui-même qui y appose le sceau épiscopal.

VACANCES SILENCIEUSES !

Juillet s'achève, les vacances de l'été 1851 sont là. Maximin va les passer à la Grande Chartreuse. En ce haut lieu, cet adolescent ami de la société et du bruit va souffrir du poids de l'austérité et de la solitude ; le silence lui pèse lourd. Dans une lettre datée du 1er septembre 1851, il confie à Mère sainte-Thècle : « Mélanie me disait souvent de faire une retraite et de méditer ; cette fois, je la fias malgré moi. »

A la fin de l'été, le 19 septembre 1851, cinq ans jour pour jour après l'Apparition, l'Évêque de Grenoble publie un mandement dans lequel il déclare que l'Apparition « porte en elle-même toutes les caractéristiques de la vérité et que les fidèles sont fondés à la croire indubitable et certaine. »

Cette fois, une nouvelle étape va commencer dans la vie du voyant : il n'a plus de secret et l'Eglise s'est chargée du fait de la Salette. A lui, maintenant, de jouer le jeu de sa vie : il a été fidèle à la mission reçue, il doit rester fidèle à sa Belle Dame. Il le sera jusqu'à son dernier souffle.

UNE JOUTE ORATOIRE

Maximin, fort en retard dans ses études, était si inconstant et si instable que ses supérieurs estimèrent préférable de lui faire abandonner la voie du sacerdoce. Aussi, dès son retour de la Grande Chartreuse, fut-il placé chez un mécanicien de Grenoble. Il ne put tenir que deux semaines.

Pourtant il persiste à vouloir devenir prêtre. Que faire ? On décide alors de l'éloigner et on le fait admettre dans un autre petit séminaire du diocèse, à La Côte-Saint-André. Il y restera un peu plus d'un an.

Il passe les vacances de l'été 1852 chez l'abbé Rabilloud, curé d'une paroisse des environs de La Côte-Saint-André. Le bon prêtre l'emmène en pèlerinage au tombeau de St-François Régis, à La Louvesc. Ce jour-là se trouvaient réunis vingt-cinq Pères Jésuites qui profitèrent de l'occasion pour interroger Maximin. Les bons Pères, à qui mieux mieux, cherchent à l'intimider, lui posent toutes sortes de questions, lui tendent des pièges, essayent de le faire se contredire.

Devant ces professionnels de la parole et des subtilités, Maximin triomphe. L'abbé Rabilloud est au comble de la joie. Il notera ainsi ses impressions : « A la stupéfaction de tous, on voit ce faible sixième étonner ses auditeurs pendant quatre heures entières. Les auditeurs sont éblouis et gardent un saint respect pour l'Apparition. »

Au printemps de 1853, Maximin retourne au Rondeau. Il n'y travaillera pas mieux qu'auparavant.

CHEZ L'ABBÉ CHAMBON

Maximin, cependant, ne vent pas abandonner le sacerdoce. On le confie alors à un saint prêtre, l'abbé Chambon, curé de Seyssins, une paroisse des environs de Grenoble.

Ancien professeur de petit séminaire, l'abbé sait faire travailler Maximin qui, grâce à lui, fait de sensibles progrès dans ses études.

Pendant son séjour à Seyssins, Maximin se met à écrire. Habitué à réfuter les objections, il griffonne de nombreux cahiers pour composer une défense apologétique de l'Apparition. Son style est lourd, gauche, fourmille

d'incorrections ; il rature, surcharge, laisse beaucoup de fautes d'orthographe.

Un jour, l'abbé Chambon va passer une semaine à Lyon. A son retour, des personnes bien intentionnées viennent l'avertir :

« M. le Curé, il vous faut prendre des précautions avec votre pensionnaire. Pendant que vous étiez à Lyon, Maximin a frappé votre sœur, il s'est emparé de l'argent de la cure. Avec cet argent il a festoyé un jour et une nuit à Grenoble et on l'a retrouvé ivre-mort, au petit matin, sur la place Grenette. »

L'abbé est atterré :

« Voilà qui est grave. Quand cela s'est-il passé ?

– La semaine dernière, pendant votre voyage, et c'est mercredi matin que l'individu a été recueilli place Grenette

– Et bien ! Je dois vous dire que cette histoire est inventée du commencement jusqu'à la fin. Maximin m'a accompagné à Lyon. Il ne m'a pas quitté durant ces huit jours et mercredi matin, il me servait la messe à Fourvières et y communiait... »

UN QUIPROQUO

En septembre 1854, un professeur de l'école des Arts et Métiers d'Angers, M. Similien, l'emmena en pèlerinage à Rome.

A Marseille, ils rencontrent le chanoine Louche qui connaît Maximin, et un autre prêtre, directeur de patronage qui doit absolument ignorer la qualité du jeune homme qu'il a devant lui. On en vient à parler de la Salette et le chanoine Louche profite de l'occasion pour aiguiller la conversation sur Maximin. M. Similien rapporte ainsi les faits :

« M l'Abbé, demande M. Louche à ce prêtre, n'êtes-vous point allé à La Salette ? Croyez-vous à l'Apparition ? Avez-vous interrogé les bergers ?

– Oui sans doute, vous n'ignorez pas que j'ai eu ce bonheur ; je suis parfaitement convaincu ; l'une de mes grandes satisfactions a été de pouvoir parler à Mélanie. Quant à Maximin, je n'ai pas été tenté de me déranger pour l'aller voir à Seyssins ; je ne me souciais nullement d'aborder un espiègle, un paresseux, auquel on reproche plus d'un défaut.

– Eh bien ! vos dispositions présentes sont-elles les mêmes ? Si l'on vous proposait de vous le montrer, ne feriez-vous point un pas pour le presser sur votre cœur ?

– Pas un : il a méconnu les dons du Ciel ; il ne mérite pas qu'on se déplace.

– Et vous jeune homme, reprend l'abbé Louche, en s'adressant à Maximin, que pensez-vous de la Salette ? Connaissez-vous le berger ? Que vous semble-t-il du portrait sous lequel on le dépeint ?

Aussitôt celui-ci, sans s'offenser, et prenant bravement son parti, dit en souriant :

– Il peut bien y avoir du vrai dans ce qu'on raconte, mais il y a aussi beaucoup à rayer.

La discussion s'animait : je m'efforçais, mais vainement, de distraire l'attention sur d'autres sujets. Le bon chanoine n'en continuait pas moins son intrigue, lançant alternativement des pointes, des questions insidieuses au Directeur et à Maximin. Je bouillais d'impatience, tremblant que mon protégé n'en vint à témoigner de l'aigreur et à rompre, pour en finir, notre entretien, par cette sortie : « ce berger que l'on censure tant, c'est moi-même ! »

Mais non. Quoiqu'il ne fût nullement préparé à cet imbroglio, il se contenta jusqu'au bout et se retira avec politesse, laissant le supérieur dans l'idée qu'il n'avait eu affaire qu'à un simple touriste.

Après cet incident, nos voyageurs partent pour Rome. Ils y resteront une semaine. Maximin agit si habilement qu'il gagne les bonnes grâces d'un camérier et finit par obtenir une audience privée du saint-Père. Devant le Pape, il ne perd pas de son assurance, reste toujours égal à lui-même, mais il n'est pas question de l'Apparition.

De retour de Rome, Maximin passe quelques jours à La Salette avant de retourner à Seyssins. Il a l'intention de piocher ferme : « il faut que je sois bachelier l'année prochaine. Je veux gagner la belle montre de 300 F que l'a promis le Général des Chartreux, si je suis reçu ; et j'irai moi-même l'acheter à Genève. »

Et Maximin réussit son baccalauréat ! On est en 1855 et il a vingt ans. Après trois années passées à Seyssins, il lui faut maintenant changer d'air. L'abbé Chambon avait un frère Jésuite, professeur au grand séminaire de Dax. Il lui confie son jeune protégé.

MAXIMIN CHEZ LES JÉSUITES

En mars 1856, Maximin entre au grand séminaire de Dax, transféré peu après à Aire sur Adour. Il revêt la soutane, amis reste d'une incorrigible espièglerie. On doit lui affecter une chambre à côté de celle du « Maître-Grondeur » ! Il écrira à Mère sainte-Thècle :

« Vous savez que je suis à deux cent cinquante lieues de mon pays, que je suis dans un grand séminaire, que je fais ma philosophie ; mais je n'ai pas la même soutane que j'avais autrefois au couvent de Corps, celle qui a reçu les coups de bâton de Sœur Sainte-Thècle... Je croyais, dans ma bonne foi, qu'à vingt ans on n'était plus un enfant, je fais tous les jours l'expérience du contraire. Aujourd'hui encore, avant que je mette la main à la plume pour vous écrire, d'un ton grave et sévère, un bon Père jésuite est venu me faire une réprimande, en disant : « Monsieur, à vingt-deux ans, on ne fait pas d'enfantillages ; voyez, vous n'êtes qu'un grand enfant ; vous avez aujourd'hui, pour vous recréer un instant, mis la maison sens dessus dessous. »

Maximin avait annoncé aux séminaristes d'aller en classe d'Ecriture Sainte au lieu de leur dire qu'elle était

supprimée. Ce fut un beau désordre.

Pendant les vacances d'été, il visite le pays, se fait de nombreux amis, en particulier les Lagarde, chez qui il séjourne quelques semaines dans leur maison de Bayonne.

En juillet 1858, Maximin ne reçoit pas la tonsure; il doit définitivement abandonner la vocation sacerdotale. Les Jésuites n'ont pas mieux réussi que les autres !

A PARIS, DANS LA MISÈRE

Maximin doit maintenant gagner sa vie. Il retourne dans son pays et on lui offre une place de stagiaire chez le percepteur de La Tronche, près de Grenoble. La vie de bureau ne lui convient pas ; l'essai ne donne pas mieux que chez le mécanicien de ses débuts et il quitte son emploi après quelques semaines. Il part alors pour Paris dans l'intention de chercher une situation à ses goûts et pour voir du pays.

Dans la grande ville, il erre la bourse vide et le cœur triste ; par manque d'argent, il lui arrive de coucher dehors. Mais sa confiance en la Vierge demeure. Il va l'implorer à Saint-Sulpice, il sanglote à ses pieds et la supplie de le libérer de sa détresse.

Enfin, on lui offre une bonne place à l'Hospice Impérial du Vésinet. Hélas ! On aurait dû le prévoir, il n'y reste que quelques mois : en janvier 1861, il est révoqué... Mais des bienfaiteurs le font admettre au collège de Tonnerre pour y parfaire son instruction. Il n'y séjournera que quelques mois encore.

C'est alors que s'offre à lui la chance de sa vie : il fait la connaissance de M. et Mme Jourdain. Ce sont des commerçants qui ont pitié de lui, l'hébergent et finissent par l'adopter. Maintenant, Maximin a une famille... et manifeste le désir d'étudier la médecine ! Les Jourdain lui en fournissent les moyens et le voilà qui prend place sur les bancs de la faculté.

On pouvait s'attendre à ce que l'aventure ne se prolonge guère ! Ce fut un record de durée : trois ans. En 1864, Maximin abandonne définitivement les études et demeure chez ses parents adoptifs... pour quelque temps... !

MAXIMIN ZOUAVE

Une bienfaitrice, la marquise de Pignerolles, offre à Maximin une grosse somme afin qu'il aille à Venise rencontrer le Comte de Chambord, prétendant légitime au trône de France. Elle pensait que cette démarche hâterait le retour du Roi, car elle était persuadée que le fameux secret concernait la politique.

Maximin part donc pour Venise et rencontre le Comte de Chambord qui lui déclare n'avoir aucun conseil à recevoir du voyant de La Salette. Humilié par l'aventure, Maximin se rend à Rome. Là, il est ébloui par un défilé des Zouaves pontificaux et son cœur s'enflamme !

Un jour, il avait déclaré : « j'ai mon but et, pourvu que je fasse mon salut, je ne m'embarrasse guère de savoir si je serai prêtre, soldat ou berger. » Prêtre, il ne le sera pas, puisqu'il a définitivement abandonné le sacerdoce il va donc essayer la vie militaire. Une difficulté pourtant : il lui manque les cinquante francs exigés pour s'engager.

Heureusement, il rencontre le Cardinal Villecourt, l'ancien Évêque de la Rochelle, pour lequel il avait jadis sonné les cloches au risque de se rompre le cou. Le Cardinal qui aimait bien le voyant le reçoit avec bonté et lui donne l'argent nécessaire, mais sous la condition formelle de ne pas révéler son identité. C'est sous le nom de Maxime Giraud qu'il signera, le 23 avril 1865, son engagement aux Zouaves. Il a trente ans.

Le voilà donc soldat. Il mène la vie de caserne, se fait des amis. Un de ses camarades, Henri le Chauff de Kerguenec, futur jésuite, remarque à la prière du soir cet homme « qui priait pour de bon et levait sur la petite statue de la sainte Vierge des regards vraiment affectueux et suppliants. »

Kerguenec est intrigué. Intelligent, il ne tarde pas à faire un rapprochement entre le nom de Maxime Giraud et celui du voyant de la Salette. Alors, pour découvrir la vérité, il imagine un petit stratagème : il aborde Maximin avec assurance « Je te reconnais, tu es Maximin, le berger de la Salette ! » Le voyant « confus et rouge comme une crête de coq », avoue sa véritable identité. Et Kerguenec de remarquer : « il était pour de bon horriblement vexé d'être tombé dans mon piège. Ce me l'a fait prendre tout de suite en estime. »

Ce futur jésuite voit en Maximin une bonne nature, droite et généreuse, mais qui dépense sans compter. Il écrira de lui : « dans la conversation ordinaire, le berger de Corps est assez lourd, mais pas dépourvu de jugement... Quand il parle de l'Apparition, il n'est plus le même. Il faut bien que ce soit la très sainte Vierge qui l'inspire, car il est alors admirable de clarté et de logique ; les objections les mieux formulées ne sont pour lui qu'un jeu et vous demolit tout cela plus aisément qu'un enfant n'abat le château de cartes qu'il a bâti. »

On a reproché à Maximin d'avoir tendance à la boisson. Sur ce point, Kerguenec note : « il a ses défauts : il aurait, par exemple, une tendance à vouloir considérer un pu trop volontiers le fond des toilettes..., depuis son arrivée ici, il m'a paru deux ou trois fois un peu échauffé. Hier, j'ai voulu constater par moi-même si vraiment il dépassait les limites de la tempérance et j'ai remarqué qu'un seul verre de mauvais vin lui déliait la langue et lui faisait monter le sang à la tête. C'est donc plutôt une affaire de tempérament. »

Un jour, chez les Missionnaires de la Salette, le Supérieur lui ayant fait remarquer qu'il avait les pommettes rouges, Maximin lui répliqua : « ne craignez rien, mon Père, cela ne tire pas à conséquence, j'ai le vin pieux ! » et le bon Père, en racontant le fait, ajoutait : « et c'était vrai ! ».

« Pour ce qui est des paroles légères à double sens, remarque Kerguenec, il en a horreur. On voit que son amour est demeuré toujours digne de la très sainte Vierge et n'a point contracté la moindre souillure... Maximin m'a

avoué ses étourderies de Paris et d'ailleurs, ce qu'il appelle ses folies ; c'est plutôt ses extravagances qu'il faudrait dire, car il m'a juré que, sous le rapport de la moralité, la sainte Vierge l'avait toujours protégé. A Paris, tandis qu'il étudiait la médecine, certains étudiants lui ont dressé des embuches peu avouables ; il les a toutes évitées, et pour moi qui le connaît déjà à peu près à fond, ce miracle est bien plus miraculeux, si je puis ainsi m'exprimer, que celui de la Salette.

Maximin avait signé un contrat de six mois chez les zouaves, mais il ne le renouvellera pas. Il partit dans des circonstances fâcheuses et le bruit courut que ce fut pour échapper au conseil de guerre. La réalité est différente. Pris à parti par un sergent, un tantinet ivre, Maximin, en se défendant, fit tomber, sans le vouloir, la médaille de Castetfidardo qui ornait la poitrine de son agresseur. Le fait, démesurément grossi, donna lieu à une légende et le fond de l'histoire ne fut connu que plus tard.

MAXIMIN À JOUY EN JOSAS

De retour en France, Maximin s'installe chez ses parents adoptifs, à Jouy-en-Josas, près de Paris, où ils possédaient une villa. Financièrement, il reçoit du secours d'un pèlerin de la Salette, le comte de Pennalver. C'est un espagnol avec lequel il entretient des relations épistolaires suivies.

Nous sommes en 1866. Maximin mène une vie relativement paisible. Chaque jour, il récite le chapelet – ce chapelet auquel il aura été fidèle toute sa vie – il reçoit de nombreuses visites, surtout des prêtres, et fait du jardinage.

Le curé de Jouy-en-Josas écrira de lui : « ce dont je puis témoigner, ayant été jusqu'en 1870, le curé, le témoin, sinon le directeur de cette âme, c'est sa grande foi, son humilité, sa simplicité, son bon cœur, son amour pour l'Eglise et pour le Souverain Pontife et sa piété toujours croissante envers la très sainte Vierge. »

A ce témoignage, nous pouvons joindre celui du Père Archier, missionnaire de La Salette : « On a osé dire que Maximin n'était pas pieux. Rien n'est plus injuste ni plus faux ; j'ai eu plusieurs fois l'occasion d'en faire l'expérience ; il me lassait de prier, et lui, ne se lassait jamais. »

Chez ses parents adoptifs, Maximin se voit contraint de prendre la plume pour répondre à des calomnies publiées dans la presse, en particulier dans *La Vie Parisienne* qui dut, d'ailleurs, se rétracter.

Maximin rédige : « Ma Profession de foi sur l'Apparition de N.-D. de La Salette » ou « Réponse aux attaques dirigées contre la croyance des témoins ». Dans cette brochure, il répond avec bon sens et esprit aux objections formulées par la presse contre l'Apparition et les voyants. Il écrit, par exemple :

« Si j'ai couru après la fortune, la gloire et les plaisirs, il faut convenir que je me suis perdu en chemin ; je dis sans regret que je n'ai trouvé rien de tout cela. Je dis plus : mon témoignage a été toujours la cause de toutes mes vicissitudes. Que ne m'a-t-on laissé dans mes montagnes ? Ma carrière, moins agitée, m'aurait procuré plus de joie. Je n'aurais point connu, auprès de mes compatriotes, ce qu'il en coûte de vivre parmi des étrangers, et le pain noir de mon village ne m'aurait pas manqué si souvent que la nourriture recherchée des grandes villes. Je dis plus encore : je serais riche à l'heure qu'il est, si j'avais eu la lâche complaisance de me démentir. Qu'y avait-il de pénible à rétablir la vérité supposé que je l'eusse trahie, lorsque je pouvais immédiatement recueillir le bénéfice d'un immense scandale, et livrer mon nom à tous les échos de la publicité ? Ceux qui me donnent les tant de vices ne supposeront pas que le scandale me fasse peur. »

Maximin resta trois ans à Jouy-en-Josas. C'était beaucoup et les choses ne tardèrent pas à se gâter.

MAXIMIN LIQUORISTE

Un aventurier voulut profiter du nom du voyant pour lancer une liqueur composée avec les plantes de la montagne de la Salette. Maximin n'aurait qu'à prêter son nom, il demeurerait dans un chalet sur la montagne et il signerait les bons de commande. Les ventes, en principe, se feraient surtout en gros, et les expéditions auraient lieu depuis Corps.

La proposition était alléchante : Maximin pourrait enfin gagner sa vie et il demeurerait sur sa chère montagne. En 1870, il signe, à Grenoble, le contrat faisant de lui un commerçant.

L'associé n'eut guère de mal à abuser de la naïveté de Maximin. Il ne tarda pas à disparaître avec l'argent et le matériel. Le voyant couvert de dettes, apparaît comme compromis aux yeux de beaucoup. On lui reproche d'avoir été mêlé à une escroquerie et de s'être servi de son nom pour en tirer des bénéfices.

Cependant, la guerre franco-allemande approche, elle éclatera début juillet. Le 17 août, Maximin téléphone à ses parents adoptifs demeurés à Jouy-en-Josas : « venez-vite, cela presse. » Les Jourdain peuvent attraper le dernier train en partance de Paris ; les Allemands sont aux portes de la capitale.

Maximin est mobilisé quelques mois qu'il passera en garnison au fort Barraux près de Grenoble. Quand il sera démobilisé, il retournera à Corps où les Jourdain ont décidé de se fixer à la suite du pillage et de l'incendie de leur maison. Ils étaient complètement ruinés.

LA PUBLICATION DU SECRET DE MAXIMIN

Peu après la guerre de 1870, parut un petit livre signé Girard : *Les Secrets de La Salette* et leur importance. L'auteur prétendait produire le texte du secret que Maximin avait dû recommencer parce que couvert de taches.

Ce livre causa beaucoup d'ennuis au voyant et lui suscita une volumineuse correspondance. Pour rétablir la

vérité, il écrivit un opuscule dans lequel il proteste avec énergie :

« En présence de Monseigneur, de M. le Chanoine de Taxis et de M. Dausse lui-même, j'ai brûlé le brouillard de mon secret : j'ai cacheté la copie avec les armes de Sa Grandeur, et j'ai ensuite remis entre les mains de Monseigneur mon secret pour être porté à Rome. Voilà la vérité pure et simple. Monsieur Dausse, dont Monsieur Girard invoque le témoignage, est encore vivant et peut certifier ce que j'avance. Je n'ai donc point insisté auprès de Monsieur Dausse pour le forcer à accepter le brouillon de mon secret et en prendre connaissance. Il me paraît inutile de parler davantage à ce sujet.

Monseigneur de Bruillard, MM. Gerin et Rousselot m'ont affirmé que les secrets n'avaient point été violés ni à l'évêché de Grenoble, ni pendant leur voyage à Rome, que le Saint Père seul avait brisé le sceau que j'avais apposé moi-même en présence de Monseigneur, de MM. le chanoine de Taxis et Dausse. Par conséquent, d'après ces preuves, pour ce qui me regarde, je n'ai point violé le secret ; il n'y a que le Saint Père seul qui le sache, à moins que Sa Sainteté ne l'ait communiqué : il en est le possesseur et maître.

Quant à moi, je serai, dans l'avenir, ce que j'ai été de tout temps, impénétrable à ce sujet, et si parfois il m'était donné mission de le divulguer au public, je ne le ferais point sans le consentement de mon évêque qui en référerait lui-même à Rome, et par là, je serais toujours sûr d'être dans la ligne de mon devoir, en même temps que soumis à la très sainte Eglise notre bonne Mère. »

Le démenti ne pouvait être plus formel. Ce fut la dernière polémique du voyant.

LE DERNIER PÈLERINAGE À LA SALETTE

La santé de Maximin fléchissait. Le 4 novembre 1874, il fait son dernier pèlerinage à La Salette. Cette fois, il monte à dos de mulet.

On lui demande de faire le récit de l'Apparition. Il s'y prête de bonne grâce. Pendant plus d'une heure, il retient l'auditoire sous son charme et il étonne par la précision de sa mémoire. Ce sera aussi la dernière fois qu'il redira en public les paroles de sa Belle Dame.

Aux pieds de la Vierge, il se prépare à la mort avec la piété de l'enfant qu'il est toujours resté et, bien fatigué, il redescend à Corps.

C'est dans sa pauvre maison natale qu'il attend la mort. Autour de lui, de pieuses femmes, Sœur Sainte-Thècle, Mme Jourdain. Le lundi 1er mars 1875, il sent sa fin approcher et demande les derniers sacrements. Il répond avec piété aux prières des mourants et reçoit la sainte communion. Il a de la peine à avaler l'hostie et demande de l'eau de La Salette. On lui en donne quelques gouttes, puis, doucement, il s'éteint, heureux de retrouver sa Belle Dame. Il n'avait pas quarante ans.

Ses obsèques furent un triomphe : presque toute la population de Corps y assistait. Selon sa volonté, son cœur fut porté à la Sainte Montagne où on le plaça dans un reliquaire mural, tout près du maître autel. Bientôt, le cœur de son ami et bienfaiteur le comte de Penalver, viendra l'y rejoindre.

LE TESTAMENT DE MAXIMIN

Dès 1870, Maximin, se sentant gravement atteint par la maladie qui devait l'emporter, rédige son testament.

Il n'avait ni or, ni argent à léguer à la postérité : né pauvre, il est mort pauvre. Mais, il était le témoin de l'Apparition du 19 septembre 1846 et tenait à le rester après sa mort. Son testament, le voici :

« Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il.

Je crois tout ce qu'enseigne la Sainte Eglise Apostolique et Romaine, à tous les dogmes qu'a définis notre Très Saint Père le Pape, l'auguste et infaillible Pie IX. Je crois fermement, même au prix de mon sang, à la célèbre Apparition de la très sainte Vierge sur la montagne de La Salette, le 19 septembre 1846, apparition que j'ai défendue par paroles, par écrits et par souffrances. Après ma mort, que personne ne vienne assurer, ou dire, qu'il m'a entendu me démentir sur le grand événement de La Salette, car, mentant à l'univers il se mentirait à soi-même. »

On n'a pu retenir aucun sérieux grief contre Maximin. Ni l'affaire d'Ars, ni son métier de liquoriste ne suffirent à ternir sa mémoire. Dans cette vie où il n'a su se fixer ni faire son chemin, il a beaucoup souffert, mais il est resté d'une fidélité inébranlable à sa mission.

On lui demanda bien des fois pourquoi, n'étant ni prêtre ni religieux, il ne s'était pas marié. Il confia à l'un de ses meilleurs amis, le P. Perrin, missionnaire de La Salette : « Quand on a vu la sainte Vierge, on ne peut s'attacher à personne sur la terre. »

Cette pauvre vie qui a soulevé tant de tempêtes, de critiques, mérite notre admiration. Notre Dame avait ses raisons en choisissant pour témoin un berger étourdi, mais au cœur pur et qui lui est resté fidèle jusqu'à son dernier souffle.